

# JANE AUSTEN, PIONNIERE DU ROMAN PSYCHOLOGIQUE ET CHANTRE DES BANALITES DE LA VIE QUOTIDIENNE

Jane Austen, c'est d'abord un regard. Un regard sur l'Angleterre pastorale, avant le Romantisme, l'ère industrielle et la période victorienne. Jane chante la beauté des paysages du Hertfordshire et du Hampshire. Elle évoque le bonheur des longues promenades à pied à travers champs et bois, elle décrit la somptuosité des grandes demeures. On y prend le thé devant un feu de cheminée, en dégustant des scones et en croquant de délicieux toasts grillés. Bref, elle immortalise cette façon si particulière d'être anglais que nos voisins d'Outre-Manche appellent «*englishness*», mot dont la traduction française, «anglicité», rend mal la saveur. Ces évocations et ces descriptions sont souvent exprimées de façon étonnement elliptique. Dans Mansfield Park, un beau paysage est croqué en quelques mots : «*Ce fut un ravissement pour elle d'observer tout ce qui était nouveau et d'admirer tout ce qui était joli*». Un dîner mondain est commenté avec la même économie de moyens : «*On dit beaucoup de choses, on mangea beaucoup et tout se passa le mieux du monde*». Jane est plus expressive lorsqu'elle analyse un état d'âme ou rapporte une émotion.

Jane Austen appartient à une classe très particulière à l'Angleterre, la Gentry. Située entre la petite noblesse et la bourgeoisie, cette catégorie sociale est composée de propriétaires terriens

qui vivent très confortablement du produit de leurs terres, habitent de belles demeures qui ressemblent à nos manoirs ou à nos vieilles maisons de famille et sont très attachés à leur éducation et à leurs codes sociaux. L'homme est un *gentleman*, c'est à dire un gentilhomme, fier de sa naissance et de ses belles manières, assez ouvert aux questions économiques. La femme est une *lady*, pratique le piano et le chant, la lecture et la broderie, parle au moins une langue étrangère et observe une stricte contenance en toutes occasions. Bref, elle est «accomplie».

Dans ce milieu policé à l'extrême, le statut juridique de la femme est peu enviable, car la loi et la coutume ne lui reconnaissent pratiquement pas d'indépendance financière. Le Droit anglais a institué l'*entail*, qui rend très difficile la transmission des biens aux filles et aux mères. Faute d'héritier mâle, l'héritage va à un autre parent mâle de la famille, même s'il est éloigné. Mère et filles peuvent ainsi se voir chassées de leur demeure et presque réduites à la mendicité. Pour éviter d'être définitivement une jeune fille pauvre, il est vital de trouver un mari fortuné, ce qui est bien difficile quand on se retrouve sans dot. Dans une lettre du 13 mars 1817, Jane écrit ainsi : «*L'imagination d'une lady est très rapide. Elle saute de l'admira-*



Jane Austen

*tion à l'amour et de l'amour au mariage en un clin d'œil. Les femmes seules ont une dramatique tendance à être pauvres, ce qui est un puissant argument en faveur du mariage».*

Tous les romans de Jane Austen évoqueront cette chasse au mari fortuné qui obsède les jeunes filles. L'incipit d'*Orgueil et préjugés* l'exprimera avec humour : *«C'est une vérité universellement reconnue qu'un célibataire pourvu d'une belle fortune doit avoir envie de se marier, et, si peu que l'on sache de son sentiment à cet égard, lorsqu'il arrive dans une nouvelle résidence, cette idée est si bien fixée dans l'esprit de ses voisins qu'ils le considèrent sur-le-champ comme la propriété légitime de l'une ou l'autre de leurs filles»*. Il y a là de quoi fournir la matière de bien des scénarios, comme l'exprime avec humour l'introduction de *Mansfield Park* :

*«Mais il n'existe pas au monde autant d'hommes en possession d'une vaste fortune qu'il n'y a de jolies femmes pour les mériter»...*

Cette course au mariage ne saurait se faire à n'importe quelle condition. Les jeunes filles anglaises de cette époque sont étroitement soumises aux règles draconiennes du *sanity*, cette omniprésence d'une morale fortement teintée de prudence et de retenue. Il faut se montrer réservée, soumises aux conventions et aux autorités paternelle, fraternelle et conjugale, d'une santé morale à toute épreuve et soucieuse des exigences sociales. Il est paradoxal d'observer les mères parlant d'un prétendant en avançant sans hésiter sa fortune et sa stature financière. Dans le même temps, on constate avec malice la pudeur extrême des jeunes filles à se marier en ce qui concerne la situation matérielle de leur amoureux. On évolue entre maquignonnage et désintéressement quasi-virginal.

Il y aussi la langue de Jane Austen. *«Elle écrit comme on brode au tambour, pour le plaisir de broder, avec autant d'application et de tendresse qu'une dentellière»* ( Lucien d'Azay). Pour donner plus de vie à ses nouvelles, elle utilise une technique narrative encore très peu connue à l'époque, le style indirect libre, ou *free english speaking*. Cette forme d'écriture n'utilise que rarement des verbes de narration pour introduire une pensée ou une déclaration, comme éprouver, ressentir, dire, parler, répondre etc. Le style est ainsi allégé, vivifié, fluidifié. Le discours du narrateur et les phrases des différents personnages s'enchevêtrent et se mélangent dans une même phrase, à tel point qu'on ne sait plus qui s'exprime. On rentre ainsi dans les réflexions des uns et des autres, on saisit les raisonnements, on pressent les

intuitions, comme si on était dans la tête de chacun des personnages. Avec son don très fin d'observation, Jane caractérise ses personnages en quelques traits. Plutôt que les décrire, elle préfère les révéler dans l'exercice de leurs activités. Le lecteur se retrouve ainsi à la fois spectateur et confident. Il suit l'itinéraire que l'on retrouve presque toujours chez Austen : erreur de jugement, illusions, aveuglement, prise de conscience, discernement, bonnes décisions. C'est un tâtonnement qui nous fait cheminer lentement. Au fond, il s'agit de romans d'apprentissage où les personnages cherchent et trouvent des chemins de sagesse et d'équilibre. Le lecteur, lui, y gagne en finesse et en subtilité. André Gide écrivait : *«Il y a chez elle une grande compréhension d'autrui et une satire nuancée»*. En cela, Jane Austen est bien une des pionnières du roman psychologique. Les différents récits accordent assez peu d'importance à l'intrigue. Ce qui compte, c'est l'évolution des personnages, de leurs pensées et de leurs sentiments, et la construction progressive de leurs relations les uns avec les autres. Le langage compte infiniment plus que le scénario, même si on n'est jamais à l'abri d'un coup de théâtre. En général, l'action avance lentement, s'écoule comme une paisible petite rivière. Jane travaille comme un peintre, à petites touches, avec malice et sobriété, pour évoquer le monde provincial de l'Angleterre préindustrielle. Les événements qu'elle décrit n'ont rien de spectaculaire : une promenade, une confidence, un feu qui crépite, un paysage, des joues qui rosissent d'émotion... Virginia Woolf dira superbement : *«Quoi de plus naturel chez Jane Austen, qui savait si bien en pénétrer la profondeur, que d'avoir choisi d'écrire sur les banalités de la vie quotidienne, sur des réceptions, des pique-niques et des bals provinciaux»*.

Derrière cette apparente facilité, il y a en réalité un considérable travail d'architecture, et presque d'horlogerie, quand des faits anodins et disparates convergent soudain de façon miraculeuse pour donner sa cohérence à un récit.

La langue de Jane Austen est pleine d'imperitence et de vivacité. Elle applique ce que les Anglais appellent le *wit*, cet esprit d'ironie assassine et de répartie. Le lecteur a le sentiment qu'on se moque du monde entier. Ainsi Jane écrit-elle à sa sœur Cassandra : *«Mrs Hall, de Sherbourne, a accouché hier d'un enfant mort-né, quelques semaines avant la date prévue, à la suite d'une grande frayeur. J'imagine que, sans y prendre garde, elle aura regardé son mari»*.

Notre romancière est un écrivain profondément satirique. Elle traite mieux les femmes que les hommes et les analyse plus subtilement. Les parents sont souvent sévèrement caricaturés, surtout les mères. A la manière de La Comédie humaine, Jane va faire surgir devant nous toute une galerie de personnages très pittoresques, provoquant un effet comique garanti : quelques pasteurs, deux ou trois vieillards hypocondriaques, un bon nombre de snobs obsédés par leur arbre généalogique, une paire de vieilles filles plutôt attendris-



*Billet de dix livres à l'effigie de Jane Austen*

santes, etc. Virginia Woolf se demandait si ces personnages n'avaient pas été créés juste pour permettre à leur auteur de se moquer d'eux et de leur trancher la tête. La plume de Jane nous met en tout cas du côté des rieurs. Par exemple, Sir Eliott, petit baronnet bouffi de prétenion : *«La vanité était le commencement et la fin de son caractère»*. Ou bien Lady Catherine de Burgh, aristocrate autoritaire et tyrannique : *«La société se réunit alors autour du feu pour écouter Lady Catherine décider quel temps il ferait le lendemain»*.

Jane exprime aussi avec humour des vérités profondes : *«Si, pour la majeure et la moins sérieuse portion du sexe masculin, la bêtise des femmes sert à mettre en valeur le charme de leur personne, il y a cependant des hommes trop raisonnables et trop instruits pour désirer trouver chez les femmes autre chose que de l'ignorance»* (Emma).

La vie de Jane, son destin, son caractère et sa personnalité ont été un magnifique exemple des valeurs qui animent ses héroïnes.

Elle est née en 1775 et décède à quarante-deux ans, en 1817. Son père, George Austen, est un clergyman, un pasteur relativement aisé. Sa mère, Cassandra Leigh, est d'origine plus aristocratique. George est un lecteur passionné, qui détient une bibliothèque d'environ cinquante livres, chiffre considérable pour l'époque. La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle voit également se développer les premières bibliothèques de prêt, qui permettent à un plus grand nombre de personnes de s'adonner à la lecture malgré le prix très élevé des livres. Profitant sans retenue et pratiquement sans contrôle de la bibliothèque paternelle et des bibliothèques de prêt, Jane dévore tout ce qui lui tombe sous la main : essais, romans, poèmes, histoire, philo-

sophie, satire... Elle s'entraîne à l'épigramme, invente des histoires insensées et nous brosse une histoire d'Angleterre assez satirique. Par exemple, elle précise à propos d'Edouard V : *«Ce malheureux prince eut une vie si brève que personne n'eut le temps de faire son portrait...»*. Toute sa vie, elle restera une lectrice passionnée et ses héroïnes liront tout autant qu'elle.

Les parents Austen ont cinq enfants, trois fils et deux filles. Jane est très proche de sa sœur aînée, Cassandra. Tous les enfants Austen bénéficient d'une éducation assez ouverte, d'une grande liberté intellectuelle et d'un milieu familial qui aiguise l'intelligence et le goût de l'écriture. Le père écrit des sermons, la mère des vers élégiaques et les frères des essais pour les journaux. Jane commence par rédiger quelques historiettes, pratique couramment l'épigramme et s'attaque dès sa quinzième année à la rédaction des premières versions de ses grands romans.

Gracieuse, alerte et vive, elle est plutôt d'un physique agréable. Une de ses biographes, Léonie Villars, dira d'elle : *«Elle allait dans le monde, heureuse d'être jolie et gentiment parée, avec l'intention de plaire et de se plaire à la société de ceux qu'elle rencontrait»*. Elle est animée par une vivacité, un esprit de répartie, une délicieuse impertinence, une expressivité et une intelligence qui la rendent infiniment séduisante.

Elle fait preuve d'une certaine coquetterie. Une lettre à Cassandra nous éclaire sur ce point : *«Ma robe rose durera tout au plus jusqu'à la fin de mon séjour à Steventon... Je vais vous charger de m'acheter une robe de mousseline unie et sombre pour le matin. J'en veux une autre, très jolie, jaune et blanche, légère comme un nuage, mais celle-là, je l'achèterai à Bath»*. Toute sa vie et malgré un modeste niveau de vie, elle

se passionnera pour les rubans, les chapeaux et les colifichets. Elle critiquera un ami et flirt de jeunesse, Tom Lefroy : *«Il n'a qu'un défaut... son habit du matin est beaucoup trop clair»*.

Elle n'est pas dans la misère, mais elle n'a pas de dot. Sa seule perspective sociale acceptable est d'épouser un homme riche. Elle se retrouve ainsi dans la situation de presque toutes ses héroïnes. Mais, contrairement à beaucoup d'entre elles, Jane refuse de transformer le mariage en investissement financier. Elle veut aimer et être aimée de l'homme qu'elle épousera. *«Il ne paraît pas que Jane Austen ait jamais cherché à se procurer par le mariage une situation brillante, ni qu'elle ait envisagé la possibilité d'une union où l'intérêt compterait pour beaucoup et l'amour pour rien ou peu de chose»*, précisera Léonie Villard.

Le destin ne lui donnera pas cet amour-là. Elle recevra quelques demandes en mariage, mais aucune qui satisfasse ses attentes en matière d'amour, d'estime et de culture. On lui connaît au moins deux idylles. L'une lorsqu'elle a vingt et un ans, avec son cousin Tom Le Froy, jeune et séduisant Irlandais. Ils sont hélas aussi désargentés l'un que l'autre, et la famille de Tom mettra fin à leur aventure en rapatriant d'urgence le jeune homme en Irlande. L'autre lorsqu'elle est âgée de vingt-sept ans. C'est donc sa dernière chance. Harris Beagweather, homme riche mais peu cultivé, la demande en mariage un soir. Elle accepte, mais se récusé le lendemain en raison du peu d'intérêt de son prétendant pour les choses de l'intellect.

Dans Orgueil et préjugés, Jane fait dire à Elizabeth Bennet : *«Je suis déterminée à ce que seul le plus profond amour me mène au mariage»*. Cohérente avec les exigences qu'elle impose à ses héroïnes, elle choisit donc de rester célibataire plutôt que de renoncer à son

idéal conjugal. Elle le fait avec grâce et sans se plaindre. Cette décision courageuse l'obligera à vivre petitement, de ses faibles rentes, de quelques héritages modestes et du revenu de ses livres. Car ses romans commencent à bien se vendre. Pour la publication de Raison et sentiment, l'éditeur lui remettra la somme de cent-quarante livres, soit environ quatre mille deux-cents euros.

Sa volonté farouche de ne pas se vendre à tout prix lui rendra la vie difficile. Mais elle y trouvera aussi le bonheur de décider seule de sa vie. Sa solitude sera atténuée par la grande proximité qu'elle a avec sa sœur. Cassandra s'était fiancée avec un jeune homme qui décèdera peu de temps après, emporté par une maladie contractée aux colonies. Les deux sœurs vivront désormais ensemble leur célibat et resteront très proches l'une de l'autre, partageant leurs très modestes revenus et leurs confidences.

Jane décèdera prématurément en 1817, après une douloureuse maladie. Juste avant de mourir, elle rédige son testament, sa fortune s'élevant à sept cents livres, soit environ vingt et un mille euros. Elle sera enterrée dans la cathédrale de Winchester. Son épitaphe ne fera pas la moindre allusion à son oeuvre littéraire. C'était en effet la volonté de Jane de ne pas apparaître publiquement comme un écrivain, par décence et pour préserver sa vie privée.

Jane Austen disparaît au moment précis où elle commençait à être connue. A sa mort, six romans ont été publiés. Mais son nom ne figure sur aucun d'entre eux. Raison et sentiment est signé «by a lady». Orgueil et préjugé est signé «par l'auteur de Raison et sentiment» et ainsi de suite pour ses quatre autres grands romans : Emma, Northanger Abbey, Mansfield Park et Persuasion. A côté de ces six

grands romans, il faut ajouter quelques œuvres mineures ou inachevées : *Amour et amitié*, *Lady Susan* et *Les Watson*. Peu reconnue de son vivant, elle trouvera une notoriété grandissante à partir de 1870, remise à la mode par un de ses neveux, puis, plus tard, par Virginia Woolf. Aujourd'hui encore, elle est très prisée des Anglais et *Orgueil et préjugés* est le roman préféré de nos amis britanniques, particulièrement en temps de crise. On pourrait croire que l'histoire va s'arrêter là. Pas du tout !

Au milieu des années 1990, un vent de folie va souffler, déclenchant une véritable «austenmania». En quelques années, on va voir se multiplier les adaptations cinématographiques, les séries télévisées de la BBC, les sites internet et les bandes dessinées. Il y aura même une version bollywoodienne du plus célèbre de ses romans, que les Indiens intituleront *Bride and prejudice*.

Cette explosion médiatique ne se fera pas toujours dans l'esprit de l'œuvre qui sera souvent triplement trahie, par les traductions, par la mise en images et par les considérations commerciales. Si vous vous rendez à la librairie anglaise Smith, rue de Rivoli, vous y verrez un étalage de quatre mètres carrés vous présentant non seulement les œuvres de Jane Austen dans un grand nombre d'éditions anglaises et françaises, mais aussi des biographies, des puzzles, des napperons, des albums de coloriage, de la vaisselle, des serviettes en papier et toute une série de pseudo-adaptations du style *Confessions d'un addicté à Jane Austen*, *Moi et Mr Darcy*, *Jane Austen le*

secret radical, *La mort* survient à Pemberley, *Mr Darcy et Elizabeth*. On trouve aussi sur Internet des boîtes à gâteaux, un nécessaire à tatouages, des jeux de cartes, des montres, la réplique de la bague de Jane, du dentifrice, des tapis de souris, un sac à main, un diffuseur de parfum... La Banque d'Angleterre elle-même célèbre cette année le bicentenaire de la romancière en émettant un billet de dix livres à son effigie !

Cette Austenmania va bien au-delà de la simple nostalgie d'un monde disparu. Nous trouvons chez Jane Austen un monde idéal, où l'on peut encore vivre l'amour comme on se figure qu'on le vivait autrefois, avec de beaux sentiments, de belles pensées, des réactions généreuses et des bals étourdissants. Dans cette machine à rêver, vous pouvez ainsi rencontrer et vous attacher à six jeunes filles inoubliables qui ne cessent d'enchanter des dizaines de millions de lecteurs depuis plus de deux cents ans : Elinor, Elizabeth, Fanny, Emma, Catherine et Anne sont toujours là, incroyablement présentes dans les livres comme dans les films.

Nous pouvons en tirer deux conclusions. D'abord, les romans de Jane Austen ne relèvent pas d'une littérature féminine un peu mièvre. Les hommes aussi peuvent y trouver autant d'inspiration que de plaisir. Ensuite, le charme de ces romans et la plaisante évocation qu'ils font de la vieille Angleterre nous rejoignent au cœur de notre culture européenne.

**JACQUES PIRSON**